

LES ACTES ISOLÉS NE PEUVENT SERVIR DE BASE À UN MOUVEMENT SOCIAL (*) ...

Tout comme ils ont beaucoup surestimé l'importance des organisations conspiratives, les anarchistes de la période dont il est ici question en vinrent peu à peu à attribuer une signification exagérée aux actes révolutionnaires isolés. Beaucoup allèrent jusqu'à voir dans ce qu'ils appelaient la «propagande par le fait» l'activité essentielle du mouvement. Dans des périodes de réaction désespérée et de cruelles persécutions, les actes terroristes isolés de caractère passionné sont certes compréhensibles et explicables - les anarchistes ne furent d'ailleurs pas les seuls à en commettre mais, avec eux, des représentants de toutes les tendances et de tous les partis sans exception. On peut même dire sans crainte que les anarchistes, comparés aux partisans réactionnaires du terrorisme individuel, furent de véritables enfants de chœur. Cependant une chose est sûre: de tels actes n'ont en eux-mêmes rien de commun avec l'anarchisme. Chez les anarchistes isolés, qui sont des hommes comme tous les autres, des conditions déterminées ont déclenché des actes déterminés, tout comme ce fut le cas chez des gens animés d'autres convictions. Seules les terribles persécutions auxquelles les anarchistes furent soumis dans différents pays, permettent d'expliquer pourquoi l'on a démesurément surestimé, dans leurs milieux et pendant cette terrible période, l'importance de ces actes isolés.

Ceux-ci ne peuvent jamais servir de base à un mouvement social, et tout aussi peu changer un système social. S'ils peuvent effrayer pour un temps des soutiens isolés du système dominant, c'est sans avoir aucune influence sur ce système lui-même, ce que n'ont d'ailleurs jamais prétendu les anarchistes. Seuls, certains individus sont doués pour les actions terroristes et ce fait est, à lui seul, la meilleure preuve que l'on ne peut bâtir un mouvement sur leur base. Les transformations sociales ne peuvent être effectuées que par les mouvements de masse, phénomène que les anarchistes de la première période avaient bien compris, eux qui, pour cette raison, concentrèrent leur activité sur la propagande en leur sein, cherchant à les rassembler dans des unions économiques et dans des groupes sociaux d'études. Ce n'est que lorsque la réaction toujours grandissante eut mis fin à cette activité et une fois le mouvement anarchiste déclaré hors la loi, que s'y développa cette nouvelle tendance.

Sous le règne de la loi sur les socialistes, le mouvement anarchiste allemand développa une activité souterraine qui se limita cependant principalement à la diffusion clandestine de la littérature - journaux et brochures - étrangère. Ainsi introduisit-on en contrebande par les frontières belge et hollandaise des organes comme le *Freiheit* de Most et *l'Anarchiste* paraissant tous deux à New York, mais aussi *l'Autonomie* (13) de Londres. Cette diffusion coûtait d'énormes sacrifices et les camarades qui tombèrent entre les mains des policiers furent presque tous condamnés à des peines de prison. Bien qu'il n'ait jamais été très fort, le mouvement eut partout à combattre d'immenses difficultés, puisqu'il dut subir non seulement toutes les persécutions gouvernementales mais encore les attaques les plus haineuses et les plus démesurées des chefs sociaux-démocrates, qui ne reculèrent devant aucune calomnie: ainsi Wilhelm Liebknecht accusa-t-il August Reinsdorf d'être au service de la police alors qu'il venait d'être condamné à mort.

Il y eut des groupes à Berlin, Hambourg, Hanovre, Halle, Magdebourg, Francfort-sur-le-Main, Mayence, Mannheim, dans différentes villes du Bas-Rhin, en Saxe et en Allemagne du Sud. La plupart de leur membres, principalement dans les dernières années de la loi sur les socialistes, étaient de jeunes enthousiastes qui concevaient l'anarchisme plus sentimentalement que rationnellement, ce qui n'avait

(*) Les intertitres et les notes sont de *Spartacus*.

(13) Journaux anarchistes de langue allemande publiés par des exilés et des réfugiés, durant les lois anti-socialistes bismarckiennes.

d'ailleurs rien d'étonnant, la littérature anarchiste, dans la mesure où elle avait paru en langue allemande, ne pouvant absolument pas prétendre à la richesse. En dehors de *Dieu et l'Etat* (14) de Bakounine, il n'existait à cette époque que des brochures tout à fait dépareillées de Kropotkine, Most et Peukert - et voilà la liste à peu près close. Il ne faut pas non plus oublier de dire que les rudes paroles de Most faisaient alors sur nous autres, jeunes garçons, une impression plus forte que les traités les plus sérieux de Kropotkine, ce qui, psychologiquement, est facilement compréhensible. Dans un pays où toute libre et franche parole était interdite, les expressions les plus radicales ne pouvaient naturellement qu'avoir la plus grande influence, même si elles ne contenaient rien de profond.

Avec l'abrogation de la loi sur les socialistes en 1890, le mouvement ouvrier allemand subit aussi une transformation profonde, même si elle ne se fit que peu à peu. L'opposition à l'intérieur de la social-démocratie, qui était déjà devenue très nette dans les dernières phases de la loi d'exception, se fit alors publique, s'en prenant durement aux chefs du parti. Ceux-ci cherchèrent à leur tour par tous les moyens à faire taire ces «*Jeunes*» et, y ayant échoué, préparèrent ouvertement une scission. C'est ainsi que les porte-parole de l'opposition furent exclus au congrès d'Erfurt en 1891. Ils fondèrent alors une nouvelle organisation, le *Parti des socialistes indépendants*, avec son propre organe à Berlin, *le Socialiste* (15).

Ces événements donnèrent aussi aux anarchistes la possibilité de présenter leurs idées publiquement et ceci tout d'abord dans la capitale, où ils organisèrent leurs premières réunions publiques. Deux ans plus tard, on essaya de donner à l'anarchisme son propre organe en Allemagne, l'*Arbeiter Zeitung* (le Journal ouvrier) qui s'appelait l'*Organe des anarchistes d'Allemagne* et qui devait paraître à Berlin en novembre 1893 mais qui fut immédiatement confisqué par le gouvernement. A l'exception de quelques exemplaires, le tirage entier du premier numéro tomba entre les mains de la police. *Le Socialiste* évolua aussi de plus en plus en direction de l'anarchisme jusqu'à ce que se fasse au sein des socialistes indépendants une scission sous la direction de G. Landauer (16) et que la grande majorité de l'organisation se déclare pour l'anarchisme. A partir de cette époque, *le Socialiste* devint purement anarchiste.

Autrefois, c'est-à-dire pendant la première moitié des années 90, il aurait été peut-être possible de regrouper dans une seule organisation les différents groupes anarchistes et de poser ainsi les fondements d'un mouvement vivant et sain.

Il y avait, de fait, cette intention chez une partie des anarchistes allemands. C'est juste à cette époque que débutèrent les dissensions internes qui firent trembler pendant des années ce jeune mouvement. Tout un flot d'idées d'ordre différent s'abattit sur le mouvement anarchiste et produisit un trouble infini dans les esprits. Si la possibilité avait été donnée au mouvement de se développer dans l'opinion publique quelques années sans être troublé et de pouvoir se renforcer intellectuellement, les nombreuses idées avec lesquelles il fit connaissance à ce moment auraient pu contribuer à accélérer son évolution intellectuelle. Hélas! il ne connaissait pas une situation favorable. Au contraire, il manquait à la majorité de ses partisans d'alors, la maturité intellectuelle qui seule pouvait le rendre capable de tester de manière indépendante et critique toutes les idées nouvelles qui s'abattaient soudainement sur lui.

Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des anarchistes allemands de l'époque n'avaient pas la moindre idée des mouvements anarchistes précurseurs et de leurs aspirations. Grâce à l'entremise des journaux et des brochures anarchistes publiés à l'étranger ils avaient connaissance de manière superficielle d'une certaine phase du mouvement mais les rapports sociaux qui avaient conduit à cette nouvelle forme du mouvement leur étaient totalement inconnus. Les camarades qui eux avaient appris à connaître la période souterraine du mouvement en Allemagne étaient sans exception des partisans de l'anarchisme communiste. Ils ne savaient rien d'une autre tendance. En 1891 parut à Zürich le roman célèbre de John

(14) *Dieu et l'Etat*, première édition en 1882.

(15) Les «*Jeunes*» (*Jungen*) était une opposition de gauche au sein de la social-démocratie, qui attaquait le réformisme officiel, le parlementarisme et l'institutionnalisation du parti social-démocrate. Très vivace de 1889 à 1891, date à laquelle elle fut exclue de la social-démocratie avec la bénédiction de F. Engels (Erfurt, 1891). Ces «*Jeunes*» se regroupèrent, un temps, autour de G. Landauer, lui-même un des exclus, et de son journal *le Socialiste* (1891-1899).

(16) Gustav Landauer (1870-1919), célèbre figure du mouvement anarchiste allemand. Un des leaders du mouvement des conseils ouvriers en Bavière (1918-1919), assassiné par la «soldatesque social-démocrate».

Henri Mackay, *les Anarchistes* (17). Le livre suscita un grand intérêt dans les cercles anarchistes allemands bien que son fondement théorique fût extrêmement faible et fort contestable. Des débats interminables s'ensuivirent dans les assemblées des groupes et dans les soirées sur la question : anarchisme individuel ou anarchisme communiste? Et ceux qui étaient convaincus que l'individualisme représentait la quintessence de l'anarchisme n'étaient pas rares. D'autres suivirent Mackay si loin qu'ils dénièrent à la tendance communiste le droit de s'appeler anarchiste. Il est toujours remarquable que ce sont toujours les représentants les plus zélés de la liberté qui veulent imposer les limites les plus étroites.

Un an plus tard, parut, dans la collection de la «Bibliothèque universelle» chez Reclam, une nouvelle édition de l'œuvre de Stirner, *l'Unique et sa propriété*, qui était presque totalement tombée dans l'oubli. (Une deuxième édition du livre parue en 1882 n'eut aucune diffusion notable et resta totalement inconnue des cercles anarchistes.) La parution de ce livre étrange fut un événement pour le mouvement anarchiste d'Allemagne. Rares à l'époque étaient ceux qui avaient une idée du moment et du contexte dans lesquels l'œuvre de Stirner avait été conçue. Tous les grands combats d'idées antérieurs à 1848 étaient oubliés depuis longtemps et ainsi il allait de soi que beaucoup d'entre ceux qui dévoraient littéralement *l'Unique* ne comprenaient pas les sorties polémiques violentes du livre ou bien ne les connaissaient qu'imparfaitement. C'est bien facile à comprendre car il n'y avait plus guère de traces de cette époque dans la littérature qui s'est développée depuis qui nous permettent d'approcher cette période éloignée.

Car, pour beaucoup, l'œuvre de Stirner fut une véritable révélation, une sorte de vérité première qui ne pourrait plus être dépassée. Il est paradoxal que cette œuvre classique des négations qui n'a pas eu son pareil sous cette forme dans toute la littérature, devint pour beaucoup d'anarchistes de cette période une nouvelle Bible, que l'on commentait et que l'on expliquait. Et on ne manqua pas, hélas! de glossateurs de cette sorte. Il me semble que la tragédie de tous les grands esprits, ou peut-être de l'esprit en général c'est que les cerveaux les plus vides et les bavards les plus superficiels se sentent appelés à se prendre pour leurs apôtres. Ce fut en large part le cas pour Stirner et Nietzsche et cela ne les a pas servis. Dans de nombreux groupes anarchistes, il y eut autrefois des commentateurs de Stirner de cette espèce qui sortaient constamment leurs citations de l'«*Egocratie*», ce qu'ils entendaient par là et qui rendaient impossible tout travail raisonnable. Ça signifie que dans chaque groupe, un de ces esprits pouvait toujours exercer ses talents en y consacrant tout son temps et si une grande âme du même style surgissait dans un tel cercle, cela conduisait inévitablement à la fondation d'un nouveau groupe.

Ces petits messieurs combattirent par principe toute activité organisée et regardèrent avec un souverain mépris le «grand troupeau». On oubliait ainsi que Stirner lui-même avait parlé jusqu'à un certain point de l'organisation lorsqu'il aborda l'«*Association des Egoïstes*». J'ai tellement appris à connaître ces «inébranlables» qui étaient constamment aux aguets pour pouvoir apporter à l'individu leurs expressions banales comme «troupeaux de vaches» et «masses idiotes» et seule l'expérience m'a appris que la majorité de ces extraordinaires saints reste toujours au-dessous du niveau moral moyen du peuple et que pour la plupart d'entre eux le mot d'ordre: «Allez aux masses», était intempestif. Il en allait de même quant à leurs manies de dénoncer l'autorité. Ils sont toujours prêts à abattre toute autorité dans le mouvement, mais en règle générale, ils étaient eux-mêmes les plus intolérants que l'on puisse imaginer, animés d'une volonté farouche (presque malade) d'avoir raison qui rendait impossible à la longue tout travail commun avec eux.

Mais ce ne furent pas les seuls effets récents que subit le jeune mouvement, bien que sans aucun doute ils aient eu une influence déterminante sur son évolution. En 1892, parut l'ouvrage très facile à lire du Dr Benedikt Friedländer, *Le socialisme libertaire contre l'esclavagisme étatique marxiste*, qui rappela à la mémoire des anarchistes d'alors l'œuvre d'Eugène Dühring restée jusque-là inconnue à la majorité des jeunes. Ainsi, de nombreux anarchistes se mirent à étudier l'œuvre d'Eugène Dühring, en particulier lorsque la nouvelle tendance publia en 1894 son propre organe, *L'Esprit populaire moderne*, à Berlin, qui lui permit de diffuser ses idées de manière plus intensive.

En outre, le mouvement *Freiland* de Theodor Hertzka eut une influence non négligeable sur le mouvement anarchiste de cette époque. Ses ouvrages *Freiland*, *Un voyage à Freiland*, etc., furent beaucoup lus dans les cercles des anarchistes allemands et abondamment mentionnés dans *le Socialiste*.

(17) J.H. Mackay, écrivain écossais, naturalisé allemand, auteur d'un ouvrage paru en 1891: *Les Anarchistes: un tableau de la société à la fin du XIXème siècle*. Auteur d'une biographie de Max Stirner.

En 1894, le Dr Bruno Wille publia son ouvrage *la Philosophie de la libération par un instrument pur*, qui donna lieu à de larges controverses et qui remit au premier plan plus particulièrement la question de l'usage de la violence comme moyen de lutte tactique que Wille rejetait naturellement par principe.

Il ne saurait être ici question des nombreuses autres choses qui ont eu une influence plus ou moins forte sur l'évolution du mouvement anarchiste en Allemagne, mais il suffit de mentionner les courants les plus importants. Nous rappelons une fois encore que toutes ces idées et inspirations nouvelles qui, à cette époque, assaillirent de tous côtés le jeune mouvement, auraient pu grosso modo le renforcer, à supposer que celui-ci ait eu le temps nécessaire pour se renforcer idéologiquement et créer une certaine base pour son activité. Comme ce ne fut malheureusement pas le cas, toutes ces influences nouvelles firent exploser le mouvement encore jeune et le désintégrérent de plus en plus. La rédaction du *Socialiste*, qui avait trouvé en Gustav Landauer un brillant représentant, se donna un mal fou pour clarifier et rassembler le mouvement; mais ce n'était pas un mince travail et, de plus, il fut rendu plus difficile par les incessantes persécutions et tracasseries policières que subit le mouvement à cette époque. Les attentats de Ravachol, Vaillant, Henri, Pallas et autres qui eurent lieu en France et en Espagne avaient rendu la police allemande ombrageuse et lui avaient inspiré une chasse sauvage à l'anarchiste. Les nombreuses poursuites tombèrent avec fracas sur le mouvement et furent dirigées principalement contre l'édition du *Socialiste* que l'on voulait à tout prix mettre sous le boisseau. Pendant la courte durée de son existence, c'est-à-dire de novembre 1891 à janvier 1895, au moins dix-sept rédacteurs responsables furent inculpés et, sauf deux, durent fuir à l'étranger avant d'être condamnés. Quand cela ne servait à rien, on violait directement les lois pour empêcher la parution de cette feuille tant redoutée, ce qui arriva finalement.

Les éditeurs du *Socialiste* avaient tout d'abord l'objectif de faire paraître la feuille à l'étranger, mais ils réussirent à refaire paraître le journal après sept mois d'interruption à Berlin en entamant une «nouvelle série». Mais la façon de l'écrire avait changé. Le nouveau *Socialiste* avait abandonné le ton impertinent et offensif de ses premières années et s'occupait presque exclusivement de questions purement théoriques sur lesquelles, on peut bien le dire, il est intervenu de manière très brillante. On ne mentionnera ici, par exemple, que les excellentes contributions sur le marxisme et particulièrement les analyses critiques que la «conception matérialiste de l'histoire» y a subies. Seulement les articles du Dr E.H. Schmidt, de Ladislas Gumplowicz, B. Friedländer, Bruno Wille, Ommerdonn, Binde, etc., si bons pouvaient-ils être en eux-mêmes, ne correspondaient pas aux besoins des travailleurs anarchistes qui n'étaient en grande partie pas assez éduqués pour pouvoir suivre le déroulement des pensées des intellectuels. Aussi, petit à petit, un malentendu profond s'installa au sein du mouvement berlinois qui peu à peu s'étendit à d'autres villes. Les éditeurs du *Socialiste* eux-mêmes comprirent que quelque chose devait être fait pour aplanir les contradictions les plus criantes et on fonda ainsi en 1896 *le Pauvre Conrad*, en quelque sorte un supplément populaire au *Socialiste*. Le nouveau journal qui parut sous la direction de A. Weidner était d'une très bonne tenue, seulement son format était beaucoup trop petit pour qu'il puisse remplir efficacement sa tâche. De plus, les dissensions internes que la manière d'écrire du *Socialiste* avait provoquées étaient allées beaucoup trop loin. Avec un peu de bonne volonté, on aurait pu établir un équilibre raisonnable qui aurait pu être utile à l'ensemble du mouvement en Allemagne où ce type de conflit prend plus qu'ailleurs une tournure haïssable mais cela fut malheureusement impossible.

Aussi, en 1897, un nouvel organe anarchiste intitulé *la Nouvelle Vie* fut créé par le cercle constitué des membres insatisfaits par le style d'écriture du *Socialiste*. Seulement ces phénomènes doivent être analysés aussi selon un autre point de vue. Sans doute, parmi les anarchistes allemands de cette époque, se trouvait-il une bonne partie d'éléments que l'on pourrait plutôt qualifier de sociaux-démocrates aigris plutôt que de véritables anarchistes. Il était dès lors facile à comprendre que ces camarades ne considéraient pas le *Socialiste* comme leur organe.

Mais, il y avait encore une autre raison qui joua un rôle dans cette lutte entre anarchistes et qui eut une plus grande signification. Une partie des ouvriers anarchistes sentait instinctivement que la position que le *Socialiste* avait prise s'éloignait de plus en plus de la classe ouvrière car une fraction significative de ses collaborateurs s'était perdue dans des discours qui étaient totalement étrangers à la réalité de la vie et de ses luttes quotidiennes. On sentait comment le contact intense avec le mouvement ouvrier échouait généralement et on ressentait un malaise qui ne pouvait que porter préjudice à l'évolution ultérieure du mouvement.

Le simple ouvrier, généralement, ressent ces choses de manière plus fine et plus sensible que l'intellectuel bien qu'il ne possède pas toujours la capacité d'exprimer ses sentiments avec justesse. La majorité des camarades allemands aspirait à un mouvement ouvrier anarchiste et reconnaissait instinctivement que l'accent unilatéral mis sur des théories purement abstraites, sur la «souveraineté illimitée de l'individu » et ainsi de suite, qui permettaient d'imaginer le tout et son contraire, éloignaient le mouvement des masses et le figeait au niveau d'une secte. Ces raisons entraînaient de nombreux camarades à adopter une position contre le *Socialiste* et à prendre d'autres voies. Qu'à cette occasion l'on ait été injuste avec un homme comme Gustav Landauer fut, bien sûr, profondément regrettable tant du point de vue strictement humain que dans l'intérêt du mouvement. Un regard sur son «*Appel au socialisme*» suffit pour reconnaître que Landauer a justement été un des rares en Allemagne à avoir compris le plus précisément l'essence sociale de l'anarchisme. Mais, d'ailleurs, il serait injuste de ramener ce conflit exclusivement à des haines personnelles ou à un entêtement psychologique, quoique, hélas! dans de telles luttes ces choses ne puissent jamais être évitées.

C'était le bon sens qui poussait de nombreux travailleurs anarchistes à aspirer à une liaison solide et profonde de l'anarchisme avec le mouvement ouvrier. Cela se passa peut-être chez beaucoup de manière plus instinctive que consciente. On en ressentait bien la nécessité intrinsèque, seulement on n'était pas sûr des voies à prendre. La période transitoire de la *Nouvelle Vie* n'a sûrement pas été la bonne voie, pourtant elle a pu, chez beaucoup, accélérer la prise de conscience. Et cette clarification a eu lieu dans les rangs des anarchistes allemands, particulièrement et fortement influencés par les événements qui ont touché le mouvement anarchiste à l'étranger à cette époque. En France, le jeune mouvement syndicaliste-révolutionnaire se développa avec une rapidité surprenante. De nombreux anarchistes actifs consacrèrent toute leur énergie au nouveau mouvement et participèrent à de nombreuses luttes. L'idée d'un mouvement de masse révolutionnaire s'était fortement développée après avoir été au plus bas pendant si longtemps sous les «lois d'exception». La grande idée de la grève générale commença à gagner les masses dans les pays latins et sous l'influence directe des violentes luttes ouvrières qui firent trembler dans les premières années du siècle l'Espagne, l'Italie, la France, la Suisse francophone, les Pays-Bas, la Hongrie et d'autres pays, le mouvement anarchiste entra lui aussi dans une nouvelle phase de son évolution qui le rapprocha de ses précurseurs plus anciens.

En janvier 1904, à Berlin, *l'Ouvrier libre* commença à paraître; ses éditeurs se plaçaient tout à fait sur le terrain du mouvement de masse révolutionnaire et parlaient de grève générale et d'action directe. Une tentative énergique dans la même direction avait déjà été faite auparavant par Rudolf Lange et quelques autres camarades qui avaient publié dans ce but *l'Anarchiste*. Mais, au moment même où l'on se plaçait sur le terrain du mouvement de masse révolutionnaire, la question de l'organisation revint au premier plan. De fait, Rudolf Lange avait été constamment un des plus solides partisans d'une organisation anarchiste et avait ainsi plus d'une fois éveillé l'opposition d'une grande partie des camarades allemands. Lorsque la conférence de Mannheim de l'A.F.D. (*Fédération anarchiste d'Allemagne*) eut défini puis adopté certaines directives allant dans ce sens, les décisions, comme on pouvait s'y attendre, suscitèrent de nombreuses protestations à l'intérieur du mouvement anarchiste d'Allemagne où naturellement le vieux précepte de «*l'autonomie inconditionnelle de l'individu souverain*» ne jouait pas un rôle négligeable.

Les mêmes phénomènes se passèrent presque partout sous une forme plus ou moins semblable. Il s'agissait même de questions qui devaient produire les mêmes effets. Le célèbre anarchiste hollandais Christian Cornelissen (18) a décrit de manière perspicace cette situation dans son étude intéressante Sur l'évolution de l'anarchisme, dans laquelle il formulait son opinion de la manière suivante:

«Dans différents pays modernes, l'anarchisme s'est pratiquement frayé la voie au sein des associations ouvrières en tant qu'opposition à la social-démocratie centralisée et disciplinée. Et cette opposition, comme c'est d'ailleurs le cas pour tous les mouvements d'opposition, est tombée très facilement dans l'extrême inverse. A côté de l'influence des éléments artistiques et littéraires, cela a beaucoup contribué à prêter un certain soutien à l'individualisme en tant qu'enseignement et a même, ici et là, introduit la désorganisation dans le mouvement. Particulièrement au début des années 90, à l'époque où la soi-disant action individuelle conduisit en France à différents attentats à la bombe, de même

(18) Christian Cornelissen (1864-1943), anarchiste-communiste hollandais et théoricien du syndicalisme révolutionnaire européen. Eut une activité intense, au sein du mouvement ouvrier international, entre 1890 et 1914. Durant la guerre, il se rangea, avec d'autres anarchistes (Kropotkine, Grave, Malato...) dans le camp anti-germanique.

qu'en Italie, Allemagne, Pays-Bas, Bohême, etc., la critique individualiste a attaqué tout d'abord la forme d'organisation puis l'organisation en tant que telle. L'esprit individualiste de la désorganisation s'exprima dans les syndicats dès le départ quand vint à l'ordre du jour, dans les associations récemment créées, la question de savoir si toute règle syndicale, tout bureau n'amenait pas en lui le germe d'une nouvelle domination. Peu satisfaits de critiquer les malentendus de l'organisation et d'utiliser tous les moyens pour empêcher que les membres des bureaux prennent trop de pouvoir entre leurs mains dans les syndicats, eux qui n'étaient en principe que les mandataires des membres, les individualistes commencèrent à combattre l'organisation elle-même, rêvant toujours à de nouveaux tyrans là même où il s'agissait du règlement d'affaires syndicales les plus élémentaires. Là aussi, des phrases comme "la tyrannie de la majorité sur la minorité" et "la soumission de la liberté individuelle" furent utilisées de manière répétitive. Pourtant, la critique individualiste négligea aussi le danger pour l'organisation ouvrière de l'absence de toute réglementation; l'autorité personnelle et même la dictature d'individus puissants peuvent s'y effectuer justement beaucoup plus facilement que dans les vieux syndicats que l'on avait attaqués. Cette espèce d'individualisme s'est manifestée dans cette période de transition dans les groupes d'études et d'activistes qui s'opposèrent aux associations social-démocrates encore plus que dans les syndicats. Ce n'est que quelques années plus tard que l'on discutera dans les différents pays des problèmes suivants: dans le groupe révolutionnaire n'est-ce pas une atteinte grave à la liberté de l'individu que de se mettre d'accord pour prendre une décision en utilisant la procédure du vote? Est-il permis d'amener les membres de ces groupes à régler régulièrement leurs cotisations à la caisse du groupe? A-t-on le droit d'élire un président dans les groupes qui regarde, qui demande la parole ou un secrétaire et plus particulièrement un caissier et est-il responsable devant la totalité des membres? Ce serait encore de nouveaux maîtres comme dans la social-démocratie. Et, de plus, en ce qui concerne la responsabilité, l'individu souverain ne serait ainsi responsable que de lui-même. On ne croirait pas que cela ait été exagéré. Il s'agit là de phénomènes qui eurent bien lieu à l'échelle internationale. Encore au Congrès révolutionnaire international de Londres (1896), il y eut parmi les présents un stirnérien incorrigible qui, à chaque décision que les autres voulaient prendre, s'écriait: "Une décision, une résolution! Mais je ne veux pas de décision, je ne suis pas ici pour passer des pactes avec les autres. Je souhaite seulement rester moi-même!" Mais alors, la tendance communiste avait déjà l'hégémonie, et on lui répondit: "Vous auriez dû rester chez vous pour rester vous-même. Vous n'aviez pas besoin de venir ici pour nous ennuyer".

J'ai cité longuement Cornelissen parce qu'il a mis le doigt par ses descriptions sur le point sensible et parce qu'il a vécu lui-même ces choses de la même manière que moi. D'ailleurs, l'esprit de cette époque n'a pas disparu aujourd'hui tout à fait du mouvement anarchiste d'Allemagne et hante encore, ici et là, la tête de gens qui se laissent griser par les phrases creuses et auxquelles il n'a pas été donné d'entrer dans l'essence des concepts. Ces personnes s'attachent constamment aux apparences des choses car ils sont atteints du fétichisme des mots et parce que les images que produit leur force d'imagination rend la vraie réalité complètement magique. Je me souviens seulement du tract que les *Bourses ouvrières* de Cologne ont trouvé bon de diffuser à l'occasion du dernier *Congrès syndicaliste* à Düsseldorf. Le même verbiage sur l'autorité, le même vieux mot d'ordre sur lequel l'expérience du temps est passée sans laisser de traces. Une seule chose a changé. Le tract est signé «*Les avancés*». C'est, de fait, quelque chose de nouveau. Car qu'il puisse y avoir dans une société si illustre d'individus souverains aussi des «*avancés*», on n'y avait pas encore pensé autrefois. Tout cela n'est que passé, apparition de fantômes vers minuit aux premières heures du jour.

Dès que le mouvement anarchiste se plaça au niveau des actions de masse comme ses grands devanciers de l'époque de l'*Internationale*, la question de l'organisation revint au premier plan. Et c'est principalement cette question qui conduisit à la convocation du *Congrès anarchiste international d'Amsterdam* et à la création de l'*Internationale anarchiste*. Le camarade français Dunois (19) introduisit le point «anarchisme et organisation» par un court rapport dans lequel il affirmait le caractère social des idéaux anarchistes et expliquait que l'anarchisme n'était pas individualiste mais fédéraliste et que l'on pouvait le définir comme le «fédéralisme à tous les niveaux». Dans la discussion, tous les camarades, à l'exception de l'individualiste néerlandais Croiset, se prononcèrent pour la nécessité de l'organisation

(19) Amédée Dunois (1878-1944), anarchiste français, syndicaliste révolutionnaire et collaborateur de Jean Grave. Il fonda en 1912 *la Bataille syndicaliste*. Entre à la SFIO avant la guerre; est membre du Parti communiste jusqu'en 1927, date à laquelle il retourne à la SFIO.

et plus particulièrement notre vieux camarade Errico Malatesta qui a été pendant toute son existence un partisan infatigable de l'idée d'organisation.

«Gardons-nous de la conception erronée, dit Malatesta, que l'absence d'organisation soit une garantie de liberté. Les faits les plus crus nous montrent le contraire. Un seul exemple: il y a en France des journaux anarchistes qui ne sont soumis à aucune organisation; mais leurs colonnes sont fermées à tous ceux dont les idées, le style ou la personne ont le malheur de déplaire à l'éditeur. Dans ce cas, des pouvoirs beaucoup trop importants sont entre les mains de quelques personnes pour limiter la liberté d'expression des autres que si le journal était publié par une organisation. On parle beaucoup d'autorité et d'autoritarisme. Tout d'abord, mettons les choses au clair une fois pour toutes sur ce que cela signifie. Il ne fait pas de doute que nous sommes tous du plus profond de notre cœur, et que nous le serons toujours, contre l'autorité qui est représentée par l'Etat qui ne poursuit comme objectif que celui de maintenir l'esclavage économique pour le profit de la société. Mais pas un anarchiste, sans exception, ne refusera de respecter une autorité purement morale qui ne doit son origine qu'à l'expérience, l'intelligence et le talent. C'est une grosse erreur d'accuser les partisans de l'organisation, les fédéralistes, d'autoritarisme et c'est aussi une grosse erreur de croire que les adversaires de l'organisation, les individualistes seraient condamnés volontairement à l'isolement total. Je pense que le débat entre les individualistes () et les partisans de l'organisation tourne simplement autour de mots vides de sens qui ne peuvent pas tenir devant les faits. En Italie, il arrive souvent que les individualistes soient plus organisés, malgré leur rejet de l'organisation, que de nombreux partisans de l'organisation qui en affirment la nécessité mais qui ne la mettent jamais en pratique. On trouve aussi bien à l'intérieur de ces groupes qui parlent toujours bruyamment de la liberté de l'individu beaucoup plus de véritable autoritarisme que dans les groupes que l'on décrit habituellement comme "autoritaires" parce qu'ils ont un bureau et prennent des décisions. Assez de mots creux, tournons-nous vers l'action! Les mots divisent, l'action unit. Il est temps que nous rassemblions organisationnellement nos forces pour pouvoir avoir une influence réelle sur les événements sociaux».*

Le Congrès adopta dans ce sens plusieurs résolutions et s'engagea à fonder un bureau international qui devait assurer la liaison entre différentes organisations nationales. Le Deuxième Congrès de l'*Internationale anarchiste* qui devait siéger à Londres pendant l'été 1914 et pour lequel déjà 21 délégations de 21 pays différents d'Europe et d'Amérique étaient annoncées, fut empêché par le déclenchement de la guerre mondiale et les cinq membres du bureau furent dispersés dans tous les pays.

Rudolf ROCKER.

(*) Les individualistes italiens se définissent comme des anarchistes communistes pour manifester leur opposition à l'organisation. (Note de Rucker.)